LE SUICIDE

D'UNE

JEUNE FILLE,

DRAME EN TROIS ACTES,

Imité de l'Allemand,

PAR MM. BENJAMIN, THÉODORE ET HYACINTHE.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, LE 19 JUIN 1832, SUR LE THÉATRE DU PANTHÉON.

PRIX : 1 FR. 50.

PARIS.

Au Magasin de Pièces de théâtre,

CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR,

Boulevard Saint-Martin, N° 12,

ET HARDY, RUE DU TEMPLE, N. 5, AU 1er.

1832.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE DUC XAVIER,	M. St.-Ernest.
LE GRAND MARÉCHAL,	M. Baret,
Le Président JULIUS,	M. Williams.
FERDINAND, Fils du Grand Maréchal,	M. Stanislas.
ROSAURE, Fille du Grand Maréchal,	Mme Louise.
SPINDLER, Charpentier, aveugle,	M. Monet.
HENRIETTE, sa Fille,	Mme Sidonie.
BEKLER, Intendant du Grand Maréchal,	M. Gustave.
Courtisans.	
Dames de la Cour.	
Peuple.	
Valets.	

La scène est dans une petite principauté d'Allemagne.

Imp. de Lottin de St.-Germain,
rue de Nazareth, N° 1.

Digitized by Google

LE SUICIDE D'UNE JEUNE FILLE.

ACTE PREMIER.

Un salon richement décoré. Une immense galerie au fond. — On entend la musique du bal pendant toute la première scène. — Des courtisans, dans le fond, se promènent ou causent par groupes séparés.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIUS.

(Il entre rapidement et est très-agité.)

Elle valse avec le prince!.. O que maudit soit celui qui a inventé cette danse voluptueuse!.. Je l'avais priée si instamment de ne valser avec personne... et c'est avec le prince!.. Ah! Rosaure!.. Rosaure!..

SCÈNE II.

JULIUS, LE GRAND MARÉCHAL.

LE GRAND MARÉCHAL.

Je vous trouve enfin... Je vous ai cherché partout dans le bal... j'ai à causer avec vous.

JULIUS.

Avec moi, M. le Grand Maréchal!

LE GRAND MARÉCHAL.

Oui, mon cher Président... Vous le savez, je professe pour vous l'estime la plus haute, et c'est pour vous en donner une nouvelle preuve que je veux vous parler à cœur ouvert... Vous paraissez surpris de ce début, mais ce n'est pas avec vous que je veux faire de la diplomatie. Je vais, ce qu'on appelle, jouer cartes sur table.

JULIUS.

En style diplomatique, c'est promettre beaucoup pour tenir bien peu... N'importe, je vous écoute.

LE GRAND MARÉCHAL.

Et vous me jugerez ensuite... c'est tout ce que je vous demande... je vois avec peine que vous suivez une fausse route... Depuis deux ans vous êtes le favori, le premier conseiller de Son Altesse, et votre fortune n'est pas en meilleur état que le premier jour où vous arrivâtes dans la capitale... votre

Digitized by Google

prédécesseur s'y entendait beaucoup mieux... Voyez-le dans sa retraite... il y vit comblé de biens et de faveurs... Et, cependant, nous savons tous d'où il est parti et comment il est arrivé.

JULIUS.

Je ne pense pas, M. le Grand Maréchal, être devenu ministre pour grever le budget de l'Etat, mais bien pour en diminuer les charges par une sage économie.

LE GRAND MARÉCHAL.

Belles phrases que tout cela, mon cher ami... Son Altesse, notre gracieux souverain, vous ne l'ignorez pas, a ses caprices comme tous les autres hommes... Votre brillante carrière vous a suscité des ennemis et beaucoup d'envieux, c'est l'usage... Les ministres ne sont pas inamovibles, malheureusement pour ceux qui tiennent à leurs portefeuilles, et vous pouvez (que le ciel vous en préserve) descendre aussi vite que vous êtes monté... cela s'est vu.

JULIUS.

Et cela se verra encore, c'est probable.

LE GRAND MARÉCHAL.

Une disgrâce, mon cher Président, est une maladie sans ressource; on n'en relève guère; et si vous ne prenez pas vos précautions, que vous restera-t-il plus tard pour vous consoler?

JULIUS.

Une conscience pure.

LE GRAND MARÉCHAL.

Grands mots que vous avez appris à l'Université, mon cher ami... Une conscience pure, le bonheur de ses concitoyens, c'est fort beau dans la vie d'Aristide-le-Juste, et d'un très-joli effet dans un roman historique ou dans une comédie de mœurs... on berce avec cela de grands et de petits enfans; mais, dans la réalité de la vie, dans ce qu'on appelle le monde... chimères... Vous pouvez m'en croire, j'ai vécu trente-trois ans à la cour.

JULIUS.

M. le Maréchal, traitez-moi de songe-creux, d'insensé... pensez de moi ce qu'il vous plaira, je veux essayer s'il n'est pas possible, au milieu du tourbillon et des intrigues, de rester honnête homme... Je veux placer la justice et la vérité auprès du trône et en chasser pour jamais l'hypocrisie et le mensonge.

LE GRAND MARÉCHAL, *haussant les épaules de pitié.*

Mon cher ami, vous ne réussirez pas et vous serez dupe de l'épreuve.

Digitized by Google

JULIUS.

Au moins j'aurai fait ce que j'aurai dû... Je n'en suis pas moins sensible à tant d'intérêt de votre part... Est-ce là tout ce que vous désirez de moi, M. le Grand Maréchal?

LE GRAND MARÉCHAL.

Non; je voulais vous parler aussi du procès de mon fils avec le charpentier Spindler... On dit que c'est vous qui devez payer l'avocat chargé de le défendre...

JULIUS.

Oui, parce que le charpentier Spindler et sa malheureuse fille n'auraient pu, sans cela, trouver un défenseur.

LE GRAND MARÉCHAL.

Et vous vous dites l'ami de Ferdinand?

JULIUS.

M. le Maréchal, un juge ne doit avoir ni haine ni amour, il ne doit connaître que la loi... Telle est ma manière de voir... Après cela, comme homme, oui, je suis l'ami de votre fils.

LE GRAND MARÉCHAL.

Au pis aller, qu'avons-nous à craindre de ce procès, puisque nous voulons bien, pour ne plus entendre parler de cette misérable affaire, accorder à la fille et à son enfant une pension alimentaire?.. Il me semble que c'est se conduire très-noblement.

JULIUS.

Eh quoi! vous, Monsieur, si vous étiez le père de la fille, comme vous l'appelez, vous seriez satisfait, pourvu qu'on vous jetât à la tête quelques pièces d'or pour réparer le déshonneur de votre famille!

LE GRAND MARÉCHAL.

Déshonneur! déshonneur! toujours ce mot à la bouche! Eh! mon cher, croyez-vous trouver chez des gens de cette classe et notre délicatesse et nos scrupules?

JULIUS.

M. le Maréchal, je ne veux pas prendre contre vous, en pareil lieu et dans un semblable moment, la défense d'une classe qui vous est trop peu connue, ainsi qu'à la plupart des courtisans; mais, pourquoi donc tirer sans cesse vanité de sa noblesse, pour en montrer si peu dans ses actions?

LE GRAND MARÉCHAL.

M. le Président, je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Le procès doit être incessamment jugé, je le sais... on n'attend plus que votre sentence... Je vous en prie, ne blessez pas, par votre décision, la dignité d'une famille illustre, dont vous connaissez l'influence à la cour... elle ne saurait vous être inutile

Digitized by Google

au moment où l'on cherche à vous renverser... Pensez qu'il vaut mieux m'avoir pour soutien que pour adversaire, et Dieu me garde de devenir le vôtre! Loin de là .. si vous saviez quelles ont été mes pensées depuis que je connais le fond de votre cœur... depuis que je me suis aperçu que vous aimiez ma fille Rosaure! Je n'ai pas hésité à croire que vous vous montreriez plus empressé de m'être agréable... Mais nous reviendrons sur ce sujet... il y a déjà long-temps que je suis loin du prince... Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE III.

JULIUS *seul.*

Il connaît mon amour pour sa fille, et le soin qu'il prend de me l'annoncer dans une pareille circonstance me dit assez quel prix il met à son consentement... Je le sens, j'ai besoin de toute ma vertu, de tout mon courage... Rosaure!.. Rosaure!.. pour toi je donnerais mon sang... ma vie... mais je t'aime trop pour t'obtenir par une lâcheté.

SCÈNE IV.

JULIUS, FERDINAND.

JULIUS.

Ferdinand, deux mots.

FERDINAND.

Comme tu parais ému... ta main est tremblante...

JULIUS.

Si je t'avais su arrivé, j'aurais été à ta rencontre.

FERDINAND.

Qu'as-tu donc à me dire?

JULIUS.

Une seule question... car je comprends l'impatience que tu ressens de partager les plaisirs qui nous environnent.

FERDINAND.

Parle...

JULIUS.

Tu savais seul que j'aimais ta sœur, et qu'elle semblait accueillir mes vœux avec bienveillance.

FERDINAND.

Qu'elle t'aimait aussi, tranchons le mot... Eh bien! après?

JULIUS.

Tu as trahi mon secret.

FERDINAND.

J'ai cru te servir ainsi que Rosaure.

Digitized by Google

JULIUS.

Tu m'as perdu par ton zèle imprudent... Tu dois savoir qu'il y a deux mois, dans une soirée où je me trouvais avec le Grand Maréchal, il déclara qu'il ne donnerait jamais sa fille qu'à un homme dont la fortune égalerait la naissance... Je compris à qui ce discours s'adressait, et, depuis ce jour, je renonçai à tous mes rêves de bonheur... Mais quelle a été ma surprise lorsqu'ici, tout-à-l'heure, il m'a fait connaître qu'il était instruit de mon amour pour sa fille et qu'il n'était pas éloigné de donner son consentement à ce mariage !..

FERDINAND.

Eh bien ! peux-tu te plaindre d'un semblable projet ?

JULIUS.

Dans un tout autre moment, tu me verrais enchanté, ravi...

FERDINAND.

Quoi donc peut aujourd'hui troubler ton ravissement ?

JULIUS.

Je suis ton juge... c'est de moi que dépend l'issue de ton procès, et ton père ne prononcera que d'après ma décision.

FERDINAND.

Le charpentier gagnerait-il sa cause ?

JULIUS.

S'il a le bon droit pour lui.

FERDINAND.

Le bon droit... mon cher, comprends donc...

JULIUS.

Je vois ton trouble... Tu te condamnes toi-même dans ton cœur.

FERDINAND.

Mon ami, si tu prononces contre moi, je suis un homme perdu !..

JULIUS.

Et cette malheureuse Henriette, qu'est-elle donc.... grâce à toi ?.. Avant de te connaître, c'était la plus vertueuse et la plus belle fille de cette ville... Aimée, estimée de tout le monde, elle serait devenue, malgré sa pauvreté, la femme d'un honnête artisan ; mais, par ton funeste amour, tu lui as enlevé les seuls biens qu'elle possédait, la paix et le bonheur.

FERDINAND.

Eh ! mon ami, je croyais courir d'abord une de ces aventures comme on en voit tant... une simple amourette...

JULIUS.

Un passe-temps de grand seigneur, achève... Mais, alors,

Digitized by Google

il ne fallait pas, pour l'entraîner au crime, lui faire une promesse de mariage...

FERDINAND.

Oui, voilà mon tort... Aussi suis-je tout prêt à payer ce que le tribunal exigera.

JULIUS.

Payer!.. Avec quoi paieras-tu l'innocence de cette jeune fille?.. Tu lui as ravi l'honneur... c'est l'honneur qu'il faut lui rendre.

FERDINAND.

Voyons, je t'en fais juge de sang-froid, puis-je épouser la fille d'un charpentier?

JULIUS.

Et pourquoi la séduire alors?.. pourquoi détourner du droit chemin une fille honnête, bonne, sensible, dont la candeur même causa la perte? tandis que, pour satisfaire vos goûts volages, vous avez autour de vous tant de grandes dames de bonne volonté que vos intrigues ne déshonorent plus.

FERDINAND.

J'aurais mieux fait sans doute; mais il n'en est pas ainsi... Je te le répète, nulle alliance n'est possible entre la fille d'un artisan et le fils du Grand Maréchal.

JULIUS.

Ne parle pas de ta naissance... Henriette a sacrifié tous les plaisirs de la jeunesse à soigner son vieux père aveugle... elle a travaillé jour et nuit pour le nourrir... Elle est, tu le vois, d'une noblesse plus respectable que la tienne... Pourquoi donc, j'en demande pardon à ta fière susceptibilité, n'épouserais-tu pas cette jeune fille?.. pourquoi l'enfant de votre amour ne porterait-il pas ton nom et tes titres?

FERDINAND.

Julius, je te le répète encore, c'est impossible... l'ambition de mon père, que ses relations avec la famille Neubourg porte au plus haut degré... la possibilité de mon mariage avec la jeune comtesse est la nouvelle publique... Ce malheureux procès a seul retardé les démarches de mon père... Il s'agit d'une alliance avec la maison ducale... il est ébloui, transporté...

JULIUS.

Oui, sans doute, et c'est pour me faire servir d'instrument à ses projets, que le Grand Maréchal daigne s'abaisser jusqu'à permettre au plébéien Julius de porter ses regards jusqu'à la noble héritière de Senneck... et moi je suis trop fier, j'estime trop Rosaure, pour recevoir sa main comme la récompense d'une bassesse.

Digitized by Google

FERDINAND.

Julius... Julius... tu ne sacrifieras pas toute notre famille à des principes d'une sévérité sans exemple... Je t'en supplie, je t'en conjure par notre amitié, par notre déjà vieille amitié de collége, ne m'abandonne pas... Donne-moi tout autre moyen de me tirer de cette malheureuse affaire, et j'y souscris d'avance... je le jure en tes mains, devant Dieu...

JULIUS, *après avoir réfléchi.*

Il n'en est plus qu'un seul... Décide Spindler et sa fille à cesser, de leur plein gré, les poursuites du procès... qu'ils s'arrangent avec toi... mais avant demain.

FERDINAND.

Eh bien! je veux y aller ce soir même... pendant le bal... Il faudra bien qu'ils cèdent... j'emploierai tout ce qui pourra les attendrir, les toucher... prières, franchise, offres brillantes... J'aperçois ma sœur... Julius, je te laisse avec elle... Mon ami, puisse-t-elle plaider ma cause auprès de toi... De toi seul dépend que nous soyons tous heureux...

(Il sort.)

SCENE V.

JULIUS, ROSAURE.

ROSAURE, *un peu essoufflée.*

Eh bien! monsieur le misanthrope, vous n'avez pas voulu revenir dans la galerie. Boudez-vous toujours?

JULIUS.

Eh quoi! vous trouvez un moment pour penser à moi, Mademoiselle?

ROSAURE.

Mademoiselle!... Allons, je le vois, nous sommes encore en état d'hostilité... M. le Président, donnez-moi la main et veuillez me conduire à la première contredanse... elle va commencer, et vous savez que je vous ai choisi.

JULIUS.

Daignez m'excuser; je ne veux pas ôter à Son Altesse le plaisir de danser avec vous.

ROSAURE.

Ah! voilà le motif... mais c'était une valse...

JULIUS.

Une valse... et justement vous savez...

ROSAURE.

J'ai eu tort... je n'ai pas tenu parole... mais... (*En s'approchant d'un air caressant.*) pardon.

Digitized by Google

JULIUS.

Vous plaisantez... Ai-je donc quelque droit de commander à vos actions?.. La valse, Mademoiselle, est la plus belle et la plus voluptueuse danse que je connaisse... et qu'importe, après tout, si ce plaisir est un tourment pour moi...

ROSAURE, *s'appuyant sur son épaule.*

Encore?.. vous n'avez pas bientôt fini?

JULIUS.

Vous l'ordonnez; eh bien! je me tais.

ROSAURE.

Julius, regardez-moi.

JULIUS.

Je ne vous ai que trop regardée pour mon malheur.

ROSAURE.

Vous n'êtes pas indulgent pour mes volontés, et moi je suis trop bonne pour vous.

JULIUS.

Je ne le pense pas.

ROSAURE, *tendrement.*

Cher Julius, est-ce sérieux?... répondez... Vous gardez le silence... (*Elle se recule.*) C'est bien.

JULIUS.

Le Duc va se plaindre de votre longue absence.

ROSAURE, *minaudant.*

Ah! Julius, encore... je vous promets de ne plus remettre les pieds au bal, de ma vie.

JULIUS.

Cela serait trop fort, et personne ne voudrait vous le pardonner... le Duc encore moins...

ROSAURE.

Que me fait le Duc... tout le monde... C'est assez... je l'ai résolu...

JULIUS.

Toujours d'extrêmes en extrêmes... (*Doucement.*) Rosaure!..

ROSAURE.

Eh bien! Monsieur, que me voulez-vous?

JULIUS, *lui prenant la main.*

Rosaure, vous pleurez... Ah! c'est trop vous venger... Grâce... grâce... j'eus tous les torts...

ROSAURE, *souriant.*

Je les ai déjà oubliés... Votre main... Adieu, mon ami.

(Elle veut sortir.)

Digitized by Google

JULIUS.

Vous me quittez ?...

ROSAURE.

Oui... je vais demander ma voiture... rentrer chez moi...

JULIUS.

Mais pourquoi? Cela va paraître étrange... Restez, je vous en prie.

ROSAURE.

M. le Président, permettez que, pour cette fois, je fasse ma volonté.

JULIUS.

Non... vous ne pouvez vous éloigner maintenant... vous le savez bien.

ROSAURE.

Comme les hommes ont du plaisir à nous tourmenter!.. Il faut encore faire ce que vous voulez.. Je reste... mais avouez que je devrais vous haïr.

JULIUS.

Coquette!

ROSAURE.

Jaloux!.. (*Elle lui tend la main.*) Tenez... voyons...

JULIUS.

Vous me rendez le plus malheureux des hommes, et vous faites de moi ce que vous voulez. (*Il lui baise la main.*) C'est pour la dernière fois, peut-être...

ROSAURE.

Pour la dernière fois!..

SCENE VI.

LES MÊMES, LE GRAND MARÉCHAL.

LE GRAND MARÉCHAL.

C'est très-bien!

ROSAURE.

Dieu! mon père!..

JULIUS, *reculant.*

M. le Maréchal!..

LE GRAND MARÉCHAL, *resté à la porte du salon, s'avance un peu.*

Imprudens! vous oubliez que nous sommes à un bal... Son Altesse aurait pu vons surprendre!

ROSAURE, *honteuse.*

Mon père!

LE GRAND MARÉCHAL.

Eh! mon Dieu, ma chère, pourquoi tous ces mystères?...

Digitized by Google

M. le Président, vous aimez ma fille, vous ne le nierez plus maintenant.

JULIUS.

Il est vrai, M. le Maréchal... Ma naissance et mon peu de fortune étaient les seuls motifs...

LE GRAND MARÉCHAL.

Bah! bah! un homme comme vous va de pair avec toutes les célébrités... Votre mérite vaut de grands biens, et, pour peu que vous consentiez à vous laisser diriger par mes conseils, il n'y aura pas de mésailliance à craindre... (*Julius et Rosaure semblent interdits.*) Etes-vous contens de moi, mes enfans?..

ROSAURE.

Ah! mon père...

JULIUS, *embarrassé.*

M. le Maréchal!..

LE GRAND MARÉCHAL.

Vous me remercierez plus tard.... Son Altesse s'avance.... Je vais annoncer votre mariage à toute la cour.

(Il se précipite au-devant du Prince, qui paraît dans les salons du fond.)

SCENE VII.

LES MÊMES, LE GRAND DUC, *Courtisans.*

LE GRAND DUC, *à part, en apercevant Rosaure et Julius.*

On ne m'aurait pas trompé!.. ils s'aimeraient!.. (*A Julius, qui veut se mêler parmi les courtisans.*) Restez, Président, j'ai à vous parler.

JULIUS.

Je suis aux ordres de Votre Altesse.

LE GRAND DUC, *à Rosaure.*

Pardonnez, Mademoiselle, je vous le rendrai dans peu.

(Rosaure s'incline et s'éloigne avec son père. Les courtisans se promènent dans le fond.)

SCENE VIII.

LE GRAND DUC, JULIUS.

LE GRAND DUC.

M. le Président, depuis quelque temps j'ai beaucoup à me plaindre de vous.

JULIUS.

De moi, Monseigneur? Votre Altesse daignerait-elle me faire connaître en quoi j'ai pu lui déplaire?...

Digitized by Google

LE GRAND DUC.

Vous devez me comprendre, monsieur...

JULIUS.

Prince, j'ignore absolument...

LE GRAND DUC.

Vous seriez donc la seule personne de ma cour...

JULIUS.

De grâce, veuillez m'expliquer...

LE GRAND DUC.

Eh bien! monsieur... ce libelle répandu avec profusion dans mon duché, sans qu'on ait cherché à l'arrêter!..

JULIUS.

Quel libelle?

LE GRAND DUC.

Le voici... Lisez... lisez... ce passage surtout...

JULIUS, *lisant.*

» Le Grand Duc Xavier a le mérite d'avoir de bons con-
» seillers qui pensent pour lui... Avec un bon cœur, il a le
» le malheureux défaut de vouloir passer pour le plus bel
» homme de ses états, et cependant...

LE GRAND DUC, *irrité.*

Voilà les fruits de cette liberté d'écrire que vous avez permise dans mes Etats... Il faut mettre un terme à cette licence effrénée...

JULIUS, *froidement.*

Monseigneur, je m'attendais à ce que vous mépriseriez un pamphlet aussi ridicule... Voulez-vous détruire tout le bien, parce que le bien peut être aussi mal employé?

LE GRAND DUC, *avec colère.*

Je le veux... cela doit vous suffire.

JULIUS, *froidement.*

Non, Monseigneur, dans ce moment votre volonté n'est pas libre... Permettez qu'au nom du pays, de la bonne cause et de la raison, j'ose en appeler de l'amour-propre blessé de Votre Altesse à votre Altesse de sang-froid...

LE GRAND DUC.

Les anciennes lois doivent être rétablies, je vous le répète... Expédiez-en de suite l'ordonnance.

JULIUS.

J'ose vous supplier d'attendre seulement un jour...

LE GRAND DUC.

Non... d'ici là peut-être imprimerait-on encore quelque nouvelle pasquinade... Non...

Digitized by Google

JULIUS.

Votre Altesse, avant de limiter la liberté de la presse, daignez comprendre...

LE GRAND DUC.

Qui vous a donné le droit de me contredire ?

JULIUS.

Vous-même Monseigneur, en me nommant ministre, non pour flatter vos passions, mais pour vous éclairer quand elles vous aveugleriaent... Je fais, pour la première fois, usage de ce droit, puisque c'est la première fois que Votre Altesse, pour une offense particulière...

LE GRAND DUC.

Président, n'oubliez pas devant qui vous êtes...

JULIUS.

Devant le chef de l'Etat, qui plusieurs fois m'assura qu'il préférait le bonheur de tous au sien propre... Devant le souverain qui, en montant sur le trône, licencia sa garde, en disant qu'un prince ne pouvait avoir de meilleurs gardes-du-corps que l'amour de son peuple.

LE GRAND DUC.

Je sais être juste, indulgent, mais je ne prétends pas qu'on en abuse... Expédiez l'ordonnance.

JULIUS, *s'animant.*

Non, Monseigneur, non... ma main ne doit pas détruire l'œuvre que vous avez édifié !..

LE GRAND DUC.

Vous refusez ?..

JULIUS.

Mille mains empressées s'offriront pour satisfaire votre colère, je le sais... mais, je vous en supplie, pour l'honneur et le bien de votre pays, attendez le moment d'une réflexion plus calme...

LE GRAND DUC.

C'est trop résister... Faites ce que je vous ordonne.

JULIUS.

Monseigneur, je puis vous signer ma démission plutôt qu'un acte qui me déshonorerait à jamais.

LE GRAND DUC, *en colère.*

Président !. il faut que l'auteur de ce libelle vous intéresse fort... (*Dans ce moment on entend du bruit dans les salons du fond.*) Quel est ce bruit ?

Digitized by Google

SCENE IX.

LES MÊMES, UN HUISSIER, *tous les Courtisans.*

L'HUISSIER

Monseigneur, un vieillard aveugle, conduit par sa fille, insiste pour entrer... Repoussé déja plusieurs fois par les gardes qui lui ont dit de choisir un moment plue opportun, il gémit et supplie qu'on lui permette de se jeter aux pieds de Votre Altesse.

LE GRAND DUC.

Laissez venir cet homme.

SCÈNE X.

LES MÊMES, FERDINAND, LE GRAND MARÉCHAL, SPINDLER, HENRIETTE, *Courtisans et Dames de la Cour.*

FERDINAND, *apercevant Henriette.*

Ciel! Henriette!..

LE GRAND MARÉCHAL, *bas, à son fils.*

Sois tranquille, ta sœur nous répond du Président.

LE GRAND DUC.

Que demandez-vous?

SPINDLER.

Je viens implorer vos bontés.

LE GRAND DUC.

Qui êtes-vous?

SPINDLER.

Je suis le charpentier Spindler, et je demande justice.

LE GRAND DUC.

De quoi s'agit-il?

SPINDLER.

Qu'on juge enfin le procès qui doit rendre l'honneur à ma fille ou la flétrir à jamais.

LE GRAND DUC.

J'ai entendu parler de cette affaire... M. le Président, je croyais que ce procès était terminé depuis long-temps.

JULIUS.

Monseigneur, il n'a pas dépendu de moi...

LE GRAND DUC.

Assez... Je veux que demain...

JULIUS.

Votre Altesse sera obéie.

Digitized by Google

LE GRAND DUC.

J'y compte... (*A Spindler.*) Justice vous sera rendue... Allez...

LE GRAND MARÉCHAL, *bas, à Julius.*

Songez à ma fille.

JULIUS.

Je ferai mon devoir.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre chez Spindler.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, *assise devant une table et lisant une lettre.*

Je l'ai écrite au milieu des larmes; si elle pouvait le toucher... Rien dans les expressions que j'emploie ne peut froisser son cœur. « Ferdinand, il y a deux mois que je ne vous » ai vu! Ferdinand, pouvez-vous m'abandonner ainsi? Vous » m'avez juré mille fois un amour sans fin, et votre fidélité » n'a pas même duré l'année? Voilà donc tout le fruit de ma » tendresse... un cruel abandon. Mon père me reproche continuellement ma faute; mes compagnes s'éloignent aussi » de moi; mes amies rougissent de m'avoir connue. O Ferdinand! seule dans le monde, vous serez la règle de ma » destinée. Voulez-vous tenir vos promesses? Ferdinand, » veux-tu me rendre l'honneur? Réponds, réponds, cette » lettre sera la dernière... Si tu as pitié de moi, viens, je » t'attendrai jusqu'à ce soir. Si jusque-là tu te tais, ton silence sera ta réponse. Alors Dieu aura peut-être pitié d'une » malheureuse. » (*Elle plie sa lettre en pleurant, et, après un moment de silence, elle se met autour du corps une écharpe.*) Il m'a donné ce ruban le jour de ma naissance : Le vert est la couleur de l'espérance, disait-il alors. Ah! Ferdinand! ces espérances, pourquoi les as-tu détruites! Il viendra peut-être! Qu'il me trouve ainsi. Souvenir de temps plus heureux, ce vêtement modeste et dont la simplicité surtout plaisait, disait-il, à ses yeux fatigués des brillantes parures de la cour, ce vêtement sera mon habit de mort, s'il peut m'abandonner aujourd'hui. Grand Dieu! si jeune et si malheureuse! Habit de mort et habit de fiancée... le même. (*Elle prend un pistolet qui est sur la table et le met dans un petit coffret.*) Viens, toi qui m'es précieux dans la honte et le chagrin.

SPINDLER, *appelant.*

Henriette! Henriette!

HENRIETTE.

Mon père?

SPINDLER, *entrant.*

Ah! tu es ici, Henriette.

HENRIETTE.

Oui, mon père.

Elle le prend par la main et le conduit vers un fauteuil.

Digitized by Google

SCENE II.

SPINDLER, HENRIETTE.

SPINDLER.

Quelle heure est-il ?

HENRIETTE.

Bientôt neuf heures.

SPINDLER.

Dans quelques heures nous aurons la sentence qui te réhabilitera ou te déshonorera pour toujours.

HENRIETTE.

Ah ! arrêtez... vos paroles me déchirent le cœur. Ne vous désespérez pas d'avance, mon père ; j'ai une grâce à vous demander, une prière à vous faire.

SPINDLER.

Parle.

HENRIETTE.

Si, par hasard... M. de Senneck venait ici... ne vous emportez point... écoutez tranquillement ce qu'il dira.

SPINDLER.

Et s'il disait qu'il veut t'abandonner.

HENRIETTE.

S'il était assez cruel pour le vouloir... Mais ne craignez rien, il sait trop que, s'il en était ainsi, il prononcerait l'arrêt de ma mort.

SPINDLER.

Et de la sienne, je te le jure. Oui, s'il ne tient pas sa parole, il paiera cher les mépris dont il nous aura couverts tous les deux. Je prendrai un malheureux qui me guidera, et, en demandant l'aumône à ton séducteur, je lui plongerai mon couteau dans le sein.

HENRIETTE.

Mon père, chassez donc ces idées funestes ; toujours le même emportement.

SPINDLER.

S'il n'était un misérable, il n'attendrait pas que la loi vînt le forcer.

HENRIETTE.

Mon père, je vous en supplie !..

SPINDLER.

Eh bien ! oui, je resterai calme.

HENRIETTE.

Autrement vous perdriez tout.

Digitized by Google

SPINDLER.

Je te le répète, je suis tranquille. Oui, je ne proférerai plus une menace avant de savoir s'il reconnaît ses torts. Mais s'il te repousse, s'il nous expose au mépris, il me verra, comme un spectre terrible, toujours devant ses yeux, devant ses pas... un mot, un seul mot à la bouche, effrayant et lugubre comme le son continu d'une cloche funèbre... Vengeance! vengeance! et Dieu me vengera!

On frappe à la porte.

HENRIETTE, *effrayée.*

Qui frappe à cette porte! (*Elle demande.*) Qui est là?

UNE VOIX.

Ami.

HENRIETTE, *saisie.*

O mon Dieu! c'est la voix de Ferdinand!

SPINDLER.

Quoi!.. comment?.. tant mieux!.. (*A lui-même.*) Viens, viens, que je sache si nous sommes flétris à jamais.

Henriette, incertaine, se décide à ouvrir.

SCÈNE III.

SPINDLER, *seul.*

Avant que l'humiliation ne me tue, je t'apprendrai que la mort appartient aussi à la noblesse dans ce monde... Henriette! où es-tu, Henriette?

Il se lève.

SCÈNE IV.

SPINDLER, HENRIETTE, FERDINAND, *enveloppé dans un manteau.*

FERDINAND, *jetant son manteau.*

Bonsoir.

SPINDLER, *à voix basse.*

Le voilà!

HENRIETTE.

Au nom du ciel, M. de Senneck, que voulez-vous?

SPINDLER.

M. de Senneck, où êtes-vous donc?

FERDINAND, *voulant s'avancer.*

Me voici.

HENRIETTE, *bas et le retenant.*

Je vous en prie, n'approchez pas de mon père.... un mot de vous dit inconsidérément pourrait...

Digitized by Google

FERDINAND.

Je venais pour causer de notre procès.

SPINDLER, *les dents serrées.*

Causer! ah! seulement causer. Tout n'est pas fini... (*D'un ton calme*) Venez, Monsieur, asseyez-vous près de moi.

HENRIETTE, *bas à Ferdinand.*

Non, M. de Senneck, la voix de mon père est tremblante; non, je vous en conjure, nous ne sommes pas en état de vous entendre dans ce moment.

FERDINAND, *la regardant.*

Henriette... cette pâleur... quel changement! grand Dieu!

Il se cache la figure.

HENRIETTE.

Hélas! il fut un temps où vous ne cachiez pas votre visage devant moi!

SPINDLER.

Vous êtes bien lent à commencer l'entretien... si la nouvelle est bonne.

Il se lève de nouveau comme pour se rapprocher.

FERDINAND, *ému, prenant la main d'Henriette.*

Vous avez donc bien souffert?

HENRIETTE.

Vous ne vous attendiez pas à voir si cruellement changée cette Henriette....

Elle pleure.

SPINDLER, *qui écoute.*

Innocente avant qu'un séducteur s'introduisît dans notre maison... regardez-la bien, c'est elle, toujours elle, cependant... oui, Monsieur. Eh bien, enfin, quoi vous amène?

Ferdinand hésite à répondre.

HENRIETTE, *toujours bas.*

Je crains que vous n'ayez rien de favorable à nous dire... Avant de poursuivre, prenez cette lettre... Retirez-vous pour la lire; vous en pèserez bien toutes les expressions. Cette lettre renferme ma volonté irrévocable, dirigez-la.

Elle lui donne la lettre. Spindler, toujours l'oreille au guet, cherche, en interrogeant les meubles de la main, à rejoindre Ferdinand.

FERDINAND.

Henriette, je souffre des maux que je te cause. Tu m'as maudit déjà, peut-être!

HENRIETTE.

Ah! quand on a aimé on ne maudit pas. Accablée sous le poids du malheur, je vous aime toujours; et si vous m'abandonnez, à ma dernière heure, je prierai encore pour vous et

Digitized by Google

FERDINAND.

Chère Henriette!

SPINDLER, *qui s'est avancé, éclatant.*

Chère Henriette!.. L'épouses-tu donc, pour l'appeler ainsi devant moi.

HENRIETTE.

Ferdinand, si vous ne pouvez répondre, partez.

SPINDLER.

Il se tait, le misérable!

HENRIETTE.

Au nom du ciel, retirez-vous.

SPINDLER.

Qu'il se retire! non, je veux...

Henriette a conduit Ferdinand jusqu'à la porte. Le vieillard l'entend ouvrir; il se précipite avec violence et trébuche presque sur un meuble qui arrête ses pas. Henriette vient se placer devant son père, qu'elle retient. Ferdinand, déjà hors de l'appartement, au moment de continuer sa marche, reste stupéfait à l'aspect de Julius.

JULIUS, *sur le seuil.*

Sortez donc, Monsieur, ne voyez-vous pas le désordre que produit votre présence?

FERDINAND.

Dites-moi...

JULIUS.

Rien. Sortez. Je ne viens ici que pour cette famille malheureuse.

Il entre et ferme la porte sur lui.

SCÈNE V.

SPINDLER, JULIUS, HENRIETTE.

JULIUS.

Honnête Spindler, calmez ces transports.

SPINDLER.

Oh! sans la folle générosité de cette malheureuse, j'allais me faire justice moi-même; car de qui doit l'attendre un malheureux qui n'a pas d'argent pour acheter des juges ou des titres de noblesse pour les émouvoir?

JULIUS.

La colère, qui vous égare, vous fait insulter à l'équité du tribunal que je préside.

SPINDLER.

Eh quoi! c'est M. le Président?

JULIUS.

Lui-même.

Digitized by Google

HENRIETTE, *s'écriant.*

Alors nous avons gagné notre procès!

SPINDLER.

Il serait possible!

JULIUS.

Oui, la Cour a reconnu combien était juste votre demande; votre situation l'a profondément émue ; elle a établi vos droits.

SPINDLER.

Henriette, tombe avec moi aux pieds du digne magistrat qui nous rend plus que la vie.

JULIUS, *les arrêtant.*

Oui, bon vieillard, votre fille portera le nom de Senneck, et son fils héritera de tous les biens de l'illustre maison... La sentence est précise.

SPINDLER.

L'honneur est sauf, Monsieur; que les biens viennent ou non, l'honneur est sauf.

JULIUS.

Il n'est pas une âme honnête qui n'ait compris la justice de l'arrêt qui fait votre joie; mais cet arrêt vient de froisser de grands intérêts; la maison qu'il condamne est puissante en faveurs; désespérée d'une issue qu'elle avait cherché à prévenir par tous les moyens possibles, elle va employer aujourd'hui tout ce qu'elle a d'influence pour éluder la condamnation; je le sais, et voilà ce qui m'amène auprès de vous.

SPINDLER *et* HENRIETTE.

Homme généreux!

JULIUS.

Les menées sourdes se préparent pour vous engager à vous désister.

SPINDLER.

Nous désister!.. Et que nous offriraient-ils? De l'or... Ah! M. le Président, j'ai passé ma vie dans une tranquille pauvreté. Mon travail suffisait aux besoins de ma famille... ma fille, innocente et pure était tout pour mon bonheur. Je l'avais élevée dans l'amour de l'ordre et de la vie paisible, et, lorsque sa bonne mère me fut ravie, et que j'eus perdu la vue quelque temps après, je lui dois cet éloge... elle rendit à son vieux père ce qu'il avait fait pour elle; le travail de ses mains suffisait à nos besoins communs... ils sont si modestes... si faciles à satisfaire... mais il a fallu qu'un vil séducteur vînt troubler la paix de notre obscure existence... et c'est par de l'or qu'il voudrait racheter son crime et prolonger notre infamie!.. Non... non, que l'arrêt s'exécute.

JULIUS, *passant au milieu.*

Je ne viens pas ici pour sonder vos sentimens et savoir

Digitized by Google

comment vous agirez dans cette circonstance, je venais seulement vous dire : Braves gens, je connais ceux que blesse la décision du tribunal; s'ils vous trouvent inaccessibles à la séduction, à l'éclat de l'or, ils emploieront d'autres armes... ils vous effraieront par des menaces; mais ne vous laissez pas aller à la crainte, ne vous épouvantez de rien, ne cédez qu'à votre volonté; et si l'on voulait user de violence pour vous arracher ce que vous n'êtes pas disposés à accorder, la loi vous protége; j'en suis le premier interprète, et je vous promets de la faire exécuter. Dans tous les lieux, à toute heure appelez-moi. Sorti de la classe du peuple, le peuple, dans tous les tems, doit compter sur moi dans ses justes demandes, dans ses affections non méritées... Oui, Henriette, le Président Julius sera votre appui, votre réfuge, votre défenseur.

HENRIETTE, *qui écoute attentivement.*

M. le Président, si je venais à mourir avant que M. de Senneck ait obéi à la justice?

JULIUS.

A mourir, dites-vous? Ne savez-vous donc pas que l'arrêt est exécutoire dans un trop bref délai?

HENRIETTE.

Mais, enfin?

JULIUS.

Comme de votre vivant, l'enfant hériterait encore de tous vos droits.

HENRIETTE.

Ah! me voilà bien heureuse!

JULIUS.

Vous m'avez entendu; bonne Henriette, honnête Spindler, adressez-vous à votre ami le Président Julius; il vous promet aide et protection toujours et contre tous.

Il sort.

SPINDLER.

Digne et respectable magistrat!

HENRIETTE.

Il échappe à notre reconnaissance.

SPINDLER.

Enfin je puis sans honte te presser sur mon cœur.... Nous allons voir les odieuses propositions de cette superbe famille.

HENRIETTE.

Mon père, je suis sûre que Ferdinand viendra lui-même; maintenant que rien ne vous inquiète plus, laissez-moi lui parler seule, laissez-moi l'écouter et lui répondre sans témoins d'abord.

SPINDLER.

Je consens à tout... je suis heureux... tu es réhabilitée aux

Digitized by Google

yeux du monde. Je vais aller remercier le ciel, qui n'a pas été sourd à ma voix et qui a fait descendre dans le cœur de nos juges la lumière et l'équité.

Il baise au front Henriette, qui le conduit jusqu'à sa chambre.

SCÈNE VI.

HENRIETTE, *seule.*

Il ne peut tarder à revenir... Maintenant que le tribunal a prononcé, ma lettre sera devenue inutile... il aura une arme contre l'inflexibilité de sa famille, si elle s'opposait à notre union... car, j'en suis sûre, il m'aime encore. (*Elle s'assied.*) Cette idée, qui revient sans cesse, m'est plus douce que la sentence du tribunal. Son amour... son amour, je le préfère à tout.

Elle reste la tête appuyée dans ses mains.

SCÈNE VII.

HENRIETTE, FERDINAND.

FERDINAND.

La voilà... elle m'attend... Allons, du courage. A son aspect ma fermeté m'abandonne. (*Il avance.*) Henriette!

HENRIETTE, *d'une voix émue et tremblante.*

Ah! M. de Senneck, venez... approchez... veuillez vous asseoir.

FERDINAND.

Je ne le puis, je suis trop agité... trop troublé... Chère Henriette, nous avons un procès depuis quelque temps.

HENRIETTE.

Mais ce procès...

FERDINAND.

Est au moment d'être terminé.

HENRIETTE, *à part.*

Il ignore encore!

FERDINAND.

Bientôt la sentence sera rendue... Je désire que nous nous arrangions sans l'attendre.

HENRIETTE, *à part.*

Un arrangement!.. Grand Dieu! me serais-je trompée!.. (*Avec froideur.*) Continuez, Monsieur, je ne vous interromprai plus.

FERDINAND.

Puisque nous ignorons tous les deux l'issue de ce procès...

Digitized by Google

HENRIETTE, *à part*

Je la connais maintenant, et je n'en suis pas plus tranquille.

FERDINAND.

Qu'exigez-vous pour votre bonheur?.. excepté...

HENRIETTE.

Excepté!.. excepté vous, quel serait mon bonheur? Je ne demande rien... Jetez de l'or à mes pieds, je n'en veux pas. Je puis vivre sans aumône... je sais vivre d'un morceau de pain... mais c'était l'honneur que je vous demandais... Tenez vos sermens.

FERDINAND, *avec douleur.*

Vous mériteriez de devenir mon épouse... Ah! pourquoi faut-il que ma position, mes relations empêchent que ce mariage se fasse jamais!

HENRIETTE.

Jamais! Ferdinand!

Elle tombe anéantie.

FERDINAND, *la secourant.*

Au nom du ciel, Henriette, qu'avez-vous?

HENRIETTE, *revenant peu à peu.*

Soyez tranquille, ce n'est rien... Encore une question... car je n'ai pas parfaitement compris vos dernières paroles... Avez-vous lu ma lettre!

FERDINAND, *baissant les yeux.*

J'ai...

HENRIETTE, *s'approchant en chancelant.*

Quelle réponse?.. (*Ferdinand soupire.*) Pas d'autre?.. Ah! Ferdinand! Ferdinand! ce soupir de compassion est-il donc la récompense de ma tendresse et de ma fidélité? doit-il me faire oublier les nuits déplorables que j'ai passées à pleurer et à penser à toi? Ce soupir est-il le reste de ton amour, de cet amour éternel dont tu m'abusais autrefois!.. Comment devais-tu tromper si cruellement une pauvre fille qui se donnait à toi sans réserve?

FERDINAND, *avec douleur.*

Continue, continue de m'accabler de tes reproches; je les mérite.

HENRIETTE.

Ah! maintenant il n'y a plus rien pour moi sur la terre, si tu ne tiens pas tes promesses. (*Prenant sa main avec amour.*) Mon ami, les momens sont précieux... ce sont peut-être les derniers que nous passons ensemble... Réfléchis bien, le repos de tes jours, le destin de ma vie, dépendent de cet instant.

Digitized by Google

FERDINAND, *pénétré.*

Si tu pouvais lire dans ce cœur que tu déchires, tu aurais pitié de moi.

HENRIETTE.

Comme tu prononces ces mots avec amour!... Est-il donc encore à moi ce cœur?

FERDINAND.

Oui... toujours.

HENRIETTE.

Et tu balances... (*Après un moment.*) Il n'y a pas un an, assis ensemble à cette place, je travaillais là, tu me lisais ces Lettres où notre divin Goëthe extravaguait sur le bonheur de l'amour... lorsque tu tombas à mes pieds, lorsque, vaincue, je te présentai ma main en tremblant... tu me promis une éternité de tendresse... et c'est ici, à cette même place, que je dois implorer tes souvenirs.

FERDINAND.

Hélas!

HENRIETTE.

Tu te plaignais de l'infidélité des femmes!.. Qui de nous deux a été le moins fidèle?.. Oui, Ferdinand; je t'aimais encore, lorsque tu m'abandonnais pour d'autres, peut-être... je t'aimais encore, lorsque mon père, à l'aveu de ma faiblesse, m'a maudite et m'a repoussée... Tout le monde me méprisait... Eh bien! malgré tout, je t'aime encore... Seule j'ai supporté la peine de notre faute commune... et tu veux, après cela, m'abandonner...

FERDINAND, *désespéré, se jetant sur un siége.*

Nous sommes tous deux bien à plaindre; mais t'épouser, c'est impossible!

HENRIETTE, *tressaillant.*

Impossible!.. Malheureux! (*A part, s'asseyant.*) J'aurai la force d'aller jusqu'à la fin... Je veux lui laisser ignorer... Est-il donc si difficile de prendre un parti!.. Il le faut; je m'y déciderai.

FERDINAND, *s'approchant d'elle.*

Henriette, écoute-moi, laisse-moi me justifier.

HENRIETTE, *avec douleur.*

Pourquoi te justifier, Ferdinand, puisque dans ce moment affreux mon cœur parle encore pour un ingrat!

FERDINAND.

Je te dois tout, tu m'as tout sacrifié; rester à toi serait encore le plus cher de mes vœux... mais, mon père me l'a dit dans sa colère, sa mort plutôt que ce mariage!

HENRIETTE.

Il a dit cela?

Digitized by Google

FERDINAND.

Ma famille me repousserait... toute la noblesse fuirait à mon approche... mon père, j'ose à peine le dire, mon père le premier me maudirait.

HENRIETTE, *se relevant.*

La malédiction du mien n'a pas étouffé mon amour. Mais, tu ne dis pas tout, Ferdinand... Achève.

FERDINAND.

Eh bien! ma famille a eu pour moi l'idée, et voilà ce qui nous perd, l'idée d'un magnifique établissement. (*Mouvement d'Henriette.*) Une alliance qui m'approche de la maison souveraine, qui élève les espérances du Grand Maréchal au plus haut degré. Oui, si j'épouse l'héritière de Neubourg...

HENRIETTE.

Arrête!.. tu l'aimes et tu es aimé... c'est assez... hélas! je n'en veux pas savoir davantage... Je sais ce que c'est qu'un amour trahi. Cette femme doit être plus heureuse que je ne le serai jamais.

FERDINAND.

Ne crois pas...

HENRIETTE, *avec un sourire triste.*

Tu n'as pas besoin de me prier, je consens à tout... Bon Dieu! moi, si délaissée et si pauvre, je n'ai rien dans le monde qui m'appartienne, et je puis cependant encore donner le bonheur! (*Avec tristesse et une douleur concentrée.*) Oui, c'est aussi le dernier présent que je pourrai faire à toi, à toi, Ferdinand! mes prétentions sur ton cœur, je les abandonne à cette héritière. Maintenant, je suis aussi pauvre qu'au jour de ma naissance. Lève-toi, ne me supplie pas, mais commande, tu domines encore sur tout mon être.

FERDINAND.

Quoi! mon Henriette, la force de ton caractère...

HENRIETTE.

Dis de mon amour. Je me sépare de tout. (*Lui prenant de nouveau la main.*) Je te fais libre de ma volonté, entends-tu bien; car le procès nous l'avons gagné.

FERDINAND.

Que dis-tu?

HENRIETTE.

Tu étais condamné à m'épouser : le Président nous l'a dit.

FERDINAND.

Condamné!

HENRIETTE.

Oui, condamné; mais j'abandonne mes droits. Ma volonté sans témoins ne suffirait pas; je vais te donner un écrit; tu

Digitized by Google

dois être tout-à-fait dégagé. (*Elle s'approche de la table.*) Tes sermens de fidélité, oubliés si promptement, c'est là que je le reçus, c'est là que je veux les rompre. Je veux qu'à cette place, où tu me fis la première fois l'aveu de ton amour, je veux t'en parler encore pour la dernière fois. (*Elle écrit. Elle est presque évanouie. Ferdinand, très-agité, se promène de long en large.*) O Dieu! c'est trop... et cependant je ne suis pas encore à la fin.

FERDINAND, *ému.*

Henriette!

HENRIETTE, *achevant d'écrire.*

» Et je lui rends volontairement tous mes droits sur son » cœur et sa main. « Dieu soit loué... c'est fini.

Elle signe.

FERDINAND.

Ange généreux!

HENRIETTE.

Ferdinand, prends ce papier; il rompt tes chaines et me détache aussi de tout dans le monde... Prends.

FERDINAND. *Il prend le papier, tombe à ses pieds et lui baise la main en pleurant.*

Non, non, jamais!

HENRIETTE.

Tu l'aimes, te dis-je, tu l'aimes... Adieu donc. Va et porte à ta fiancée la joyeuse nouvelle de ta liberté. Lorsque tu célébreras tes noces, je serai heureuse aussi et ne sentirai plus de chagrin.

FERDINAND, *l'embrassant.*

Henriette, je renonce à tout.

HENRIETTE.

Pourquoi?.. si tu peux être heureux avec une autre femme comme moi fidèle, et qui t'aimera jusqu'à la mort comme moi... oui, tu seras heureux alors!

FERDINAND.

Non, je ne puis t'abandonner, je ne puis t'oublier.

HENRIETTE.

Va-t-en. (*Elle l'embrasse.*) Voilà le dernier baiser, le baiser d'adieu. (*Il la tient sur son cœur; elle le repousse.*) Que veux-tu encore?.. je ne peux plus rien te donner. (*On entend Spindler dans la chambre voisine.*) Mon père s'approche; sors promptement... moins généreux que moi, il te tuerait, et moi-même peut-être, s'il pouvait nous entendre... Il vient... adieu!

Elle le pousse. Ferdinand sort désespéré.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

HENRIETTE.

Elle revient lentement; ses yeux sont fixes et sombres; elle regarde le ciel comme pour prier, soupire et pose la main sur le coffret resté sur la table.

Voilà donc ma seule consolation, mon unique espoir... Mon père! mon père, venez, tout est terminé.

SCÈNE IX.

HENRIETTE, SPINDLER.

SPINDLER.

Tout! ah! tant mieux! mon enfant, tant mieux... Sans explication amère?

HENRIETTE, *l'embrassant.*

Sans difficultés aucunes... Adieu, mon père.

SPINDLER.

Quoi! déjà? tu ne me dis pas...

HENRIETTE.

Plus tard je vous raconterai notre conversation. Je suis fatiguée, je vais me reposer.

SPINDLER.

Eh! quoi! mon enfant, sans me dire?..

HENRIETTE.

Adieu, père bien-aimé.

SPINDLER.

Adieu donc, chère enfant.

Henriette sort précipitamment.

SCÈNE X.

SPINDLER.

Son bonheur semble avoir troublé ses idées... ou plutôt elle veut se livrer à ces doux rêves de tendresse qu'elle avait pu croire perdus pour jamais... Ils sont d'accord... oh! quand je les aurai conduits à l'autel, quand j'aurai rappelé sur la tête de mon enfant chérie les bénédictions du ciel... (*On entend un coup de pistolet dans la chambre voisine. Il se lève effrayé.*) Henriette!.. Henriette!.. Ce bruit!.. Henriette! Elle ne répond pas... Au secours!.. au secours!.. (*Il court sur la scène.*) Henriette!.. Henriette!.. mon enfant!

Il fait quelques pas en chancelant et tombe évanoui sur le seuil de la porte de sa fille.

Digitized by Google

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

Le parc du Grand Maréchal. — A droite, au fond, la chapelle du château ; à gauche, au premier plan, une aile du château.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT BECKLER, VALETS, *puis* LE GRAND MARÉCHAL.

BECKLER, *entouré de domestiques.*

Les banquettes de velours et les écussons?

PREMIER VALET.

Ils ont été portés dans la chapelle.

BECKLER.

A-t-on descendu le grand fauteuil d'apparat pour le prince?

PREMIER VALET.

Il est en pla[illegible]

BECKLER.

Maintenant, que le meuble de la salle de réception soit découvert. (*Deux valets sortent.*) Qu'on transporte les caisses de fleurs et d'orangers dans la salle du festin, et qu'au premier coup de cloche qui annoncera l'arrivée du prince, toute la maison soit réunie en grande livrée au bas du perron et sur les marches du vestibule.

LES VALETS.

Oui, M. l'Intendant.

LE GRAND MARÉCHAL, *qui vient de sortir de la chapelle.*

Très-bien, Beckler, cette chapelle ainsi préparée, ces dorures, ces fleurs, ces étoffes et les lumières feront honneur à votre bon goût; le coup-d'œil est éblouissant.

PREMIER VALET, *revenant.*

M. le President Julius s'est présenté pour voir le fils de M. le Grand Maréchal.

LE GRAND MARÉCHAL.

On n'a pas oublié les ordres que j'ai donnés.

PREMIER VALET.

Non, Monseigneur.

LE GRAND MARÉCHAL, *à Beckler.*

J'avais prévu cette visite, dont les conséquences auraient été funestes pour nous s'il avait pu pénétrer jusqu'à Ferdinand. (*Se retournant, il voit le valet près de lui.*) Eh bien! que faites-vous là?

Digitized by Google

PREMIER VALET.

C'est que M. le Président, n'ayant pu voir M. Ferdinand, demande à parler à M. le Grand Maréchal.

LE GRAND MARÉCHAL.

Moi... Que ne disiez-vous?.. Je ne puis maintenant.

BECKLER.

Il est trop tard... le voici lui-même.

LE GRAND MARÉCHAL.

Qu'on nous laisse.

SCÈNE II.

LE GRAND MARÉCHAL, JULIUS!

JULIUS.

M. le Grand Maréchal, puisque décidément on s'oppose à ce que je pénètre jusqu'à l'appartement de votre fils, d'après votre volonté sans doute, je ne veux pas sortir de ces lieux sans vous avoir dit à vous-même ce que votre position m'inspire.

LE GRAND MARÉCHAL.

Je suis bien reconnaissant, Monsieur, de tant de bontés, mais j'ignore quoi, dans ma position, peut vous émouvoir au point de laisser percer une agitation si grande en m'abordant?...

JULIUS.

Quoi, Monsieur, demandez-vous? Une malheureuse femme que votre fils a déshonorée consent à renoncer à tous ses droits, par amour pour son séducteur... cette digne personne, c'est aujourd'hui même qu'on la conduit à son dernier asile, et c'est aujourd'hui que Ferdinand, son meurtrier, sans respect pour les convenances, va former d'autres nœuds... Pour faire les préparatifs, on n'a pas attendu même que le corps de la victime fût réfroidi, et l'on n'attend pas, pour la remplacer, que la terre ait au moins recouvert ses restes... Ferdinand, lui que j'ai connu bon et sensible...

LE GRAND MARÉCHAL.

Il ignore...

JULIUS.

Je le pensais bien.... Et vous allez charger sa conscience d'une action atroce, dont tout le monde rejetera sur lui tout le blâme et dont son père seul sera coupable!

LE GRAND MARÉCHAL.

C'est votre conduite, Monsieur, qui mérite le blâme; c'est vous qui, par les honneurs que vous voulez rendre à cette Henriette, venez insulter à notre famille.

Digitized by Google

JULIUS.

Je l'honore au contraire, car l'arrêt de la Cour ordonnait à Ferdinand de prendre la fille de Spindler pour femme.

LE GRAND MARÉCHAL.

Il ne l'eût pas fait.

JULIUS.

Et de donner le nom de Senneck à l'enfant de leur amour. C'est donc la maison de Senneck et, je le répète, votre maison, que j'honore en ordonnant l'éclat de ces apprêts funèbres.

LE GRAND MARÉCHAL.

La cérémonie n'aura pas lieu, M. le Président, elle n'aura pas lieu, de par l'illustre chef de ma maison.

JULIUS.

Elle se fera, je vous le jure, M. le Grand Maréchal, et je me rends à l'instant même chez le Prince pour lui demander la signature de forme qui doit légaliser l'arrêt.

LE GRAND MARÉCHAL.

Ainsi, sans que rien puisse le retenir, le Président Julius, dont l'amour pour ma fille n'est plus un mystère, que je consentais à nommer mon gendre, le Président Julius va se liguer avec un misérable artisan pour couvrir de honte le chef d'une maison honorable, et qui s'offrait à couronner ses vœux.

JULIUS.

C'est que le Président Julius préfère encore son devoir à son amour et que nulle considération d'intérêt ni de cœur ne pourra le détourner de le remplir. Adieu, M. de Senneck, je me rends auprès de Son Altesse Royale.

Il sort.

SCÈNE III.

LE GRAND MARÉCHAL.

Va donc chez le Prince, homme opiniâtre, ta démarche sera vaine. Le Prince, parti pour la chasse depuis le lever du soleil, doit, avant de retourner au château, descendre à mon hôtel, et je saurai bien détourner le coup dont tu m'oses menacer.

SCÈNE IV.

LE GRAND MARÉCHAL, BECKLER, ROSAURE.

ROSAURE.

Mon père!

Digitized by Google

LE GRAND MARÉCHAL.

Que me veux-tu?

ROSAURE.

Une députation des charpentiers de la ville vient demander un des écussons de vos armes pour placer sur le cercueil de la fille de Spindler.

BECKLER.

Je venais vous prévenir aussi de cette circonstance.

LE GRAND MARÉCHAL.

Les armes de ma maison?

BECKLER.

On assure que les apprêts les plus extraordinaires se font pour ce convoi.

LE GRAND MARÉCHAL.

Quels apprêts?

BECKLER.

Le Président Julius a fourni tout l'argent nécessaire. La cérémonie, s'il faut en croire le bruit public, aura lieu en grande pompe et aux flambeaux, et, pour émouvoir davantage la populace, le père suivra sa fille jusqu'à sa dernière demeure. (*Un valet vient dire un mot à Beckler, qui continue au Grand Maréchal.*) La députation paraît attendre avec impatience une réponse.

LE GRAND MARÉCHAL.

Chassez ces audacieux.

ROSAURE.

Mon père!

BECKLER.

Ils sont nombreux, ils viennent au nom du peuple... une fois exaspérés, savons-nous de quels excès ces hommes grossiers seraient capables?

LE GRAND MARÉCHAL.

Eh! bien... dites-leur... (*A part.*) Composer avec une vile populace...

BECKLER.

Songez que l'arrêt qui vous condamne est déjà connu de tout le monde.

LE GRAND MARÉCHAL.

Dites-leur donc que le Grand Maréchal est en chasse à la suite du Prince... qu'on ne peut rien donner sans ses ordres, et qu'à son retour on lui fera part de la démarche des corporations. C'est du temps de gagné; lorsque le Prince viendra, nous verrons ce que nous aurons à faire.

Beckler salue et sort.

Digitized by Google

SCENE V.

LE GRAND MARÉCHAL, ROSAURE.

ROSAURE.

Mon père !

LE GRAND MARÉCHAL.

Eh bien ! tu parais tout émue.

ROSAURE.

Je l'avoue.... tout ce que je viens d'entendre... ce peuple, qui peut s'emporter en imprécations contre vous... ce malheureux vieillard privé de son enfant...

LE GRAND MARÉCHAL.

Est-ce ma faute si cette folle a eu la fantaisie de se brûler la cervelle ?

ROSAURE.

Ah ! sa conduite généreuse mérite des regrets. Séduite par un homme qui l'abandonne, lorsqu'elle peut le forcer, d'après la loi, à l'épouser, à lui donner son nom, elle pousse l'abnégation d'elle-même, la noblesse d'âme, dois-je dire, jusqu'à laisser libre celui qu'elle aime et qu'elle pourrait enchaîner à son sort... et cet homme est Ferdinand, c'est mon frère... Ah ! s'il savait que cette généreuse fille, assez forte pour lui rendre sa foi, n'a pu survivre à cet excès de courage, Ferdinand ne contracterait pas, le jour même du convoi, un mariage dont la certitude a causé la mort de celle qu'il adorait.

LE GRAND MARÉCHAL.

Sans doute, et si la cérémonie pouvait se remettre, on en ajournerait la célébration... mais Ferdinand demain soir doit partir pour les intérêts du Prince, et cela rejeterait trop loin un mariage qui fait l'objet de tous mes vœux et qui nous pose à la cour de manière à n'avoir jamais rien à redouter pour notre crédit C'est pourquoi j'ai laissé partir le Président Julius qui, comme toi, s'étendait en lamentations sur ce contraste involontaire.

ROSAURE.

Julius est venu ?

LE GRAND MARÉCHAL.

Il est venu ; mais, insensible à mes instances, à l'espoir d'obtenir ta main, il se déclare contre nous.

ROSAURE.

Julius ?.. c'est impossible ?

LE GRAND MARÉCHAL.

Il va prendre auprès du Prince le parti du peuple contre ton père.

Digitized by Google

ROSAURE.

Ce n'est pas pour vous nuire, c'est pour obéir à sa conscience qui le presse.

LE GRAND MARÉCHAL.

Eh! mon enfant, à la cour il n'y a nulle différence entre le mal qu'on fait sans le vouloir et celui qu'on veut faire. Qui n'est pas pour nous est contre nous... voilà le principe. Mais le Prince va venir; il daigne nous distinguer parmi ses plus zélés serviteurs; il a vanté souvent ton esprit et tes grâces. Toutes les demandes qu'une bouche fraîche et jolie peut lui faire sont écoutées favorablement; il n'a point encore signé cet indigne arrêt... c'est à toi de profiter de sa présence pour retenir sa plume, pour arrêter sa main.

ROSAURE.

Le dois-je?

LE GRAND MARÉCHAL.

Peux-tu balancer entre l'humiliation de ton père et les combats d'une pitié mal entendue?

ROSAURE.

Mais, Julius...

LE GRAND MARÉCHAL.

Julius... Ecoute, ma fille, je sais qu'il avait quelque empire sur ton imagination; mais il s'est montré, par sa conduite, indigne du grand sacrifice que je faisais en faveur de votre commun attachement.

ROSAURE.

Quel sacrifice?

LE GRAND MARÉCHAL.

Peut-être ne devrais-je point... Mais pourquoi ne connaîtrais-tu pas les secrètes intentions de Son Altesse, dont je risquais de perdre la faveur pour ne point contrarier ton inclination... Oui, le Prince te distingue; ta grâce et ta beauté ont captivé son cœur. Il se plaît à t'entendre, ses regards te cherchent lorsqu'il ne te voit point, ils te suivent lorsque tu t'éloignes... enfin, il peut tout, il est veuf... et j'ai mille raisons de penser que, s'il avait l'espoir de toucher le cœur de ma Rosaure...

ROSAURE.

Ah! mon Dieu!

LE GRAND MARÉCHAL.

Déjà plus d'un exemple fameux justifierait nos vues, un peu ambitieuses aux yeux du vulgaire. Un monarque, qui a donné son nom au siècle qu'il a illustré, un prince qui, dégoûté de la couronne, a cherché dans sa vie privée un cœur qui répondît au sien... D'autres encore, par des mariages... secrets... J'en ai trop dit, peut-être...

Digitized by Google

ROSAURE.

Moi, j'oserais élever mes espérances?..

LE GRAND MARÉCHAL.

Je te le répète, la jeunesse et la beauté peuvent prétendre à tout... (*Grand bruit. La cloche sonne. Des seigneurs, des gardes dans la cour; des valets nombreux : ils se croisent dans tous les sens*) Le prince arrive.... je voulais te préparer.... je ne te dis plus qu'un mot... je remets entre tes mains le sort, l'illustration, l'honneur de ton père et de toute notre maison.

SCENE VI.

LES MÊMES, LE GRAND DUC, *suite.*

Le Prince en costume de chasse et suivi de seigneurs en habit de chasseurs. Tout le monde s'incline.

LE GRAND DUC.

Bonjour, M. le Grand Maréchal, mes salutations les plus tendres à l'aimable Rosaure... Nous avons été servis à souhait, la chasse a été aussi heureuse qu'amusante, et j'ai fait apporter les pièces de gibier que j'ai abattues moi-même pour les offrir à votre charmante fille.

Rosaure salue avec embarras.

LE GRAND MARÉCHAL, *enchanté.*

Ah! Votre Altesse a daigné s'occuper. .

LE GRAND DUC.

Le mariage de Ferdinand aura lieu aujourd'hui même, je l'espère, et, s'il peut se faire à l'instant, je veux lui donner plus d'éclat en l'honorant de ma présence.

LE GRAND MARÉCHAL.

Quand il n'eût pas été fixé, les désirs de Votre Altesse eussent été pour nous une loi; mais auparavant, Prince, oserais-je implorer pour Rosaure la faveur d'un moment d'entretien?

LE GRAND DUC.

Je serai trop heureux de l'entendre. (*A sa suite.*) Qu'on prépare les équipages pour le départ aussitôt après la cérémonie.

LE GRAND MARÉCHAL.

Et moi, je demande à Votre Altesse la permission d'aller prévenir les époux pour les lui présenter avant qu'ils se rendent à l'autel.

LE GRAND DUC.

J'aurai du plaisir à les complimenter.

La suite s'éloigne; le Grand Maréchal sort; des gardes seuls occupent le fond du théâtre.

Digitized by Google

SCENE VII.

ROSAURE, LE GRAND DUC.

ROSAURE.

Je tremble...

LE GRAND DUC.

Voyons, parlez, belle Rosaure; que puis-je faire pour vous?

ROSAURE.

Monseigneur, un arrêt du tribunal a condamné mon père...

LE GRAND DUC.

Eh! bien?

ROSAURE.

Il craint que l'honneur de sa maison...

LE GRAND DUC.

Achevez.

ROSAURE.

Tant que Votre Altesse n'a pas signé l'arrêt...

LE GRAND DUC.

Et vous voulez... que je ne le signe pas?..

ROSAURE.

Ah! Prince, croyez bien que l'intention de mon père n'est pas d'abandonner le pauvre charpentier et le malheureux orphelin... Tout ce que Votre Altesse exigerait...

LE GRAND DUC.

Quand je vois d'aussi bienfaisantes intentions, je ne dois plus rien exiger... et vos vœux seront accomplis.

ROSAURE.

Ah! Monseigneur, daignez recevoir, au nom de ma famille, toute l'expression de ma reconnaissance.

LE GRAND DUC.

Je ne doute pas de tout ce que je dois attendre d'elle... mais de vous, Rosaure... de vous, n'en dois-je rien espérer?

ROSAURE

Monseigneur!

LE GRAND DUC.

Savez-vous ce qu'il me va falloir supporter de remontrances pour vouloir vous être agréable? Le zèle du premier président va l'emporter.... bien loin. . trop loin, je le redoute... il me faudra batailler.... il est opiniâtre dans ses idées.... il faudra rompre... peut-être... avec un homme dévoué... que j'appelais mon ami...

ROSAURE.

Ah! Prince... rompre!.. je ne veux la disgrâce de personne.

Digitized by Google

LE GRAND DUC.

Il est des instans, charmante Rosaure, où tout une puissance échouerait contre une volonté.

ROSAURE.

Qui pourrait vous résister!

LE GRAND DUC.

L'amitié le fait souvent.

ROSAURE.

Vous le lui aviez permis, sans doute, et c'est l'éloge de votre justice.

LE GRAND DUC.

Et la beauté pourrait le faire, si je lui demandais en retour d'un service un peu d'affection.

ROSAURE.

Celle de tous vos sujets vous est due.

LE GRAND DUC.

Et celle de mes sujettes?

ROSAURE.

Elles vous admirent et vous respectent.

LE GRAND DUC.

Oui, toujours du respect et de l'admiration. Nous sommes en vérité bien malheureux, nous autres princes, de ne pouvoir aspirer à d'autres sentimens... Notre grandeur repousse la tendresse, et nous avons pourtant un cœur!.. Et, lorsque tous nos courtisans inclinés devant notre puissance nous fatiguent de leurs éloges trop répétés, croyez-vous qu'un cœur aussi plein de franchise et de bonté, dans lequel nous pourrions verser nos pensées, nos vœux et nos désirs, ne serait pas une bien douce chose?.. Hier encore, au bal, en admirant tant de grâces, tant d'attraits, je regrettais d'être sur un trône et j'enviais le bonheur de tous ceux qui, rassemblés autour de vous, pouvaient vous exprimer des sentimens qui, dans notre bouche, pourraient compromettre celle que nous voudrions distinguer... et cependant, Rosaure, je me disais : Voilà la femme que je voudrais pour compagne!

ROSAURE.

Ah! seigneur! que dites-vous?.. moi!..

LE GRAND DUC.

Vous, Rosaure, vous pourriez me donner plus qu'un trône en me faisant connaître un bien sans lequel la vie est triste et fatigante... le bonheur d'être aimé...

ROSAURE.

Je n'ose croire que mes faibles charmes...

Digitized by Google

LE GRAND DUC.

Ils m'enivrent, et je ne connais pas dans mon royaume un front plus digne...

ROSAURE, *à part.*

Que va-t-il dire?.. Ah! Julius!.. (*Après un moment.*) Une couronne ducale!

LE GRAND DUC, *avec mystère.*

Laissez-moi penser que votre cœur pourrait être tout à moi... Faut-il vous le demander?

Il s'incline en lui prenant la main.

ROSAURE.

Au nom du ciel... seigneur... vous allez me perdre...

LE GRAND DUC.

Julius serait-il près de vous?..

ROSAURE.

Monseigneur, je vous l'avouerai, mon père m'avait laissé voir le désir que j'acceptasse les vœux de Julius, et je les aurais reçus sans déplaisir... Maintenant il me défend de l'écouter, et j'obéis encore à sa volonté.

LE GRAND DUC.

Eh bien! femme charmante, l'idée de son souvenir entre toi et les vœux de son souverain, pouvait seul retenir mon amour impatient d'éclater.

ROSAURE.

Arrêtez, Duc... je ne saurais en écouter davantage.

LE GRAND DUC, *l'arrêtant.*

Non... non, rien qui blesse ta délicatesse ou qui puisse offenser la modestie; laisse-moi croire que je pourrai mériter ton cœur, et bientôt les plus élevés pourront te porter envie.

Il lui prend la main qu'elle abandonne.

SCENE VIII.

LES MÊMES, JULIUS.

A cet instant Julius entre, s'arrête sur la porte; le prince, honteux d'être surpris, s'adresse au Président.

LE GRAND DUC.

Que voulez-vous?

JULIUS.

Monseigneur, j'ignorais que Votre Altesse fut occupée.

LE GRAND DUC, *furieux.*

Il suffit, M. le Président, je vous défends de reparaître à ma cour.

Digitized by Google

JULIUS.

Encore aujourd'hui; c'est un devoir pressant qui m'appelle près de vous... le soin de votre gloire.

LE GRAND DUC.

Désormais je m'occuperai seul de ce soin,

JULIUS.

Et j'apportais à signer l'arrêt.

LE GRAND DUC.

Il n'existe plus; et demain, vous m'apporterez la démission de tous vos emplois.

JULIUS, *lui présentant un papier.*

Je vous l'apportais aussi, monseigneur.

Julius va s'éloigner, Rosaure l'arrête.

ROSAURE.

Que faites-vous, Julius, vous vous perdez.

JULIUS.

Madame, le prince vous regarde, il vous saura mauvais gré, sans doute, d'un mouvement de pitié que je dédaigne et que je vous engage à reporter sur vous.

Il sort.

SCENE IX.

LE GRAND DUC, ROSAURE. *Suite; après* LE GRAND MARÉCHAL, FERDINAND, *la Fiancée.*

LE GRAND DUC, *regardant les époux.*

M. le Grand Ecuyer, et vous M. le Conseiller, prévenez la cour que je casse l'arrêt qu'elle a rendu hier; point d'éclat pour la cérémonie funèbre... transmettez mes ordres à ceux qui doivent veiller à leur exécution.

LE GRAND MARÉCHAL.

Monseigneur, j'ai l'honneur de présenter à votre altesse, les nouveaux époux.

LE GRAND DUC.

Comte Ferdinand de Senneck.

FERDINAND.

Ah! monseigneur, quelle faveur.

LE GRAND DUC.

Je donne à la comtesse votre épouse la terre de Steffel, pour présent de noces; je rétablis pour vous la place de capitaine des gardes... vous entrerez au service au retour de votre mission. (*Offrant la main à Rosaure.*) Venez, Rosaure, votre père vous fera connaître mes intentions. Je vous attends au palais, après la cérémonie, M. le Grand Maréchal.

Digitized by Google

LE GRAND MARÉCHAL.

Me voilà au faîte des grandeurs.

Le prince conduit Rosaure. Les Seigneurs invités entrent à l'Eglise à la suite du prince avec les mariés.

SCÈNE X.

BECKLER, *Gens de la suite du prince, puis* JULIUS.

PREMIER VALET.

Depuis l'arrivée du prince, la foule, sans cesse croissante, environne cet hôtel avec des murmures et des menaces. Lorsque les intentions du prince ont été annoncées, déjà le convoi de la fille Spindler était en marche; les gens de la police ont été pour faire éteindre les flambeaux; ils ont été repoussés; le président Julius lui-même n'a pu les arrêter... (*Cris au dehors.*) Entendez-vous?

On entend au-dehors les cris du peuple : *Justice! l'écusson de Senneck! point de mariage! justice! vengeance! horreur!*

JULIUS, *à Beckler, entrant vivement.*

Vous entendez ces cris, monsieur, si ma présence a pu retenir le peuple, bientôt sa colère va briser tout; je vous rend responsable des suites auprès du prince, si vous n'allez à l'instant même l'avertir. (*Ici un fracas effroyable se fait entendre; c'est la populace qui brise les grilles et qui roule comme un torrent.*) Je vous avais prévenu.

Il s'élance pour arrêter la multitude.

SCÈNE XI.

SPINDLER, *avec son guide*, JULIUS, *Peuple.*

Le peuple est en tumulte, portant sur une civière le corps de la morte couronnée de fleurs.

JULIUS, *cherchant à retenir le peuple.*

Mes amis, que faites-vous! Arrêtez, est-ce avec violence qu'on obtient justice.

VOIX CONFUSES.

Le Grand Maréchal! qu'on nous mène devant le Grand Duc! le Maréchal!

Pendant ces cris, la foule pénètre et se répand sur la scène.

UNE VOIX.

C'est lui qui veut empêcher que le convoi ait lieu.

UNE AUTRE.

Il n'a pas voulu donner l'effigie des armes de sa maison.

JULIUS.

Arrêtez! vous dis-je... songez que par de tels excès la plus sainte des causes devient criminelle.

Digitized by Google

Comme il tâche de retenir le peuple, on sort de l'église au moment où le corps de la jeune fille paraît en scène.

LE PEUPLE.

Le voilà, son meurtrier! il se marie, tandis qu'on va rendre à la terre celle qu'il a tuée.

SCENE XII.

LES MÊMES, FERDINAND.

FERDINAND, *égaré.*

Qu'entend-je!.. que dit ce peuple.. que veut-on?.. quel est ce cadavre?.. Ciel! Henriette!.. morte!.. et qui l'a tuée?

LE PEUPLE.

Lui! lui!

FERDINAND.

Moi!

SPINDLER, *à son guide.*

Où est le monstre?

UN HOMME DU PEUPLE.

Le voilà!

FERDINAND, *se jetant après Julius.*

Julius, ayez pitié de moi!

SPINDLER, *saisissant Ferdinand par le bras.*

En as-tu eu pour elle? vois ton ouvrage.

FERDINAND.

Elle est morte!

SPINDLER, *le traînant sur le corps d'Henriette.*

Oui, morte... Ce sont les restes sanglans d'une jeune fille, victime d'un voluptueux qui, derrière le bouclier de sa noblesse, osait railler la vertu et braver la justice.

FERDINAND.

Assez! assez!

SPINDLER.

Pas encore. Vois-tu sa tête sanglante? elle entendit un jour le serment de fidélité que tu lui adressais à la face du ciel, et que tu n'as pas su tenir parce que ton diplôme de comte te privilégiait pour le parjure.

FERDINAND.

Spindler!

SPINDLER.

Meurtrier de mon enfant!

FERDINAND.

Que voulez-vous?

SPINDLER.

Vengeance! vengeance! misérable! l'arme qui l'a tuée, je

Digitized by Google

l'ai rechargée pour moi... je veux la suivre... mais après toi... (*Il lui pose le pistolet sur la poitrine.*) Assassin de ma fille... va rendre compte de ta conduite à Dieu!

Il lui tire le coup de pistolet, Ferdinand va tomber au pied du cercueil d'Henriette.

TOUS.

Quelle horreur!

SPINDLER.

Maintenant, j'attends mon arrêt.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE GRAND DUC, LE GRAND MARÉCHAL, ROSAURE. *Suite.*

L'OFFICIER.

Le prince! le prince!

JULIUS, *allant au-devant de lui.*

Monseigneur, quand on écoute ses passions, voilà où elles nous conduisent.

LE GRAND DUC.

Grand Dieu! son frère! Empêchez la duchesse d'approcher.

JULIUS, *regardant Rosaure avec mépris.*

Elle a un titre!.. et celle qu'ils méprisaient a préféré la mort à l'infamie. (*Au peuple, en se découvrant.*) Messieurs, imitez-moi, honneur à la véritable noblesse!

Tout le monde s'incline devant le cercueil, le Grand Duc entraîne Rosaure.

La toile tombe.

FIN.

Digitized by Google